

PAR L'AUTEUR DE LA SÉRIE BEST-SELLER **CHERUB**
ROBERT MUCHAMORE

ROBIN HOOD

HACKING, BRAQUAGE ET RÉBELLION

casterman

Robin Hood

Hacking, braquage et rébellion

Casterman
Rue Haute 139
1000 Bruxelles
Belgique

www.casterman.com

Publié au Royaume-Uni par Piccadilly Press, une marque de Bonnier Books UK,
sous le titre : *Robin Hood: Hacking, Heists and Flaming Arrows*
© Robert Muchamore 2020

ISBN : 978-2-203-23441-3
N° d'édition : L.10EJDN002383.N001

© Casterman 2021 pour la présente édition
Achevé d'imprimer en septembre 2021, en Espagne, par Liberdúplex,
(Carretera BV-2249 Km. 7,4, Polígono Industrial Torrentfondo,
08791 Sant Llorenç d'Hortons, Barcelone).
Dépôt légal : octobre 2021 ; D.2021/0053/277
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n°49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.
Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Robert Muchamore

Robin Hood
Hacking, braquage et rébellion

Traduit de l'anglais
par Faustina Fiore

casterman

MER
D'IRLANDE

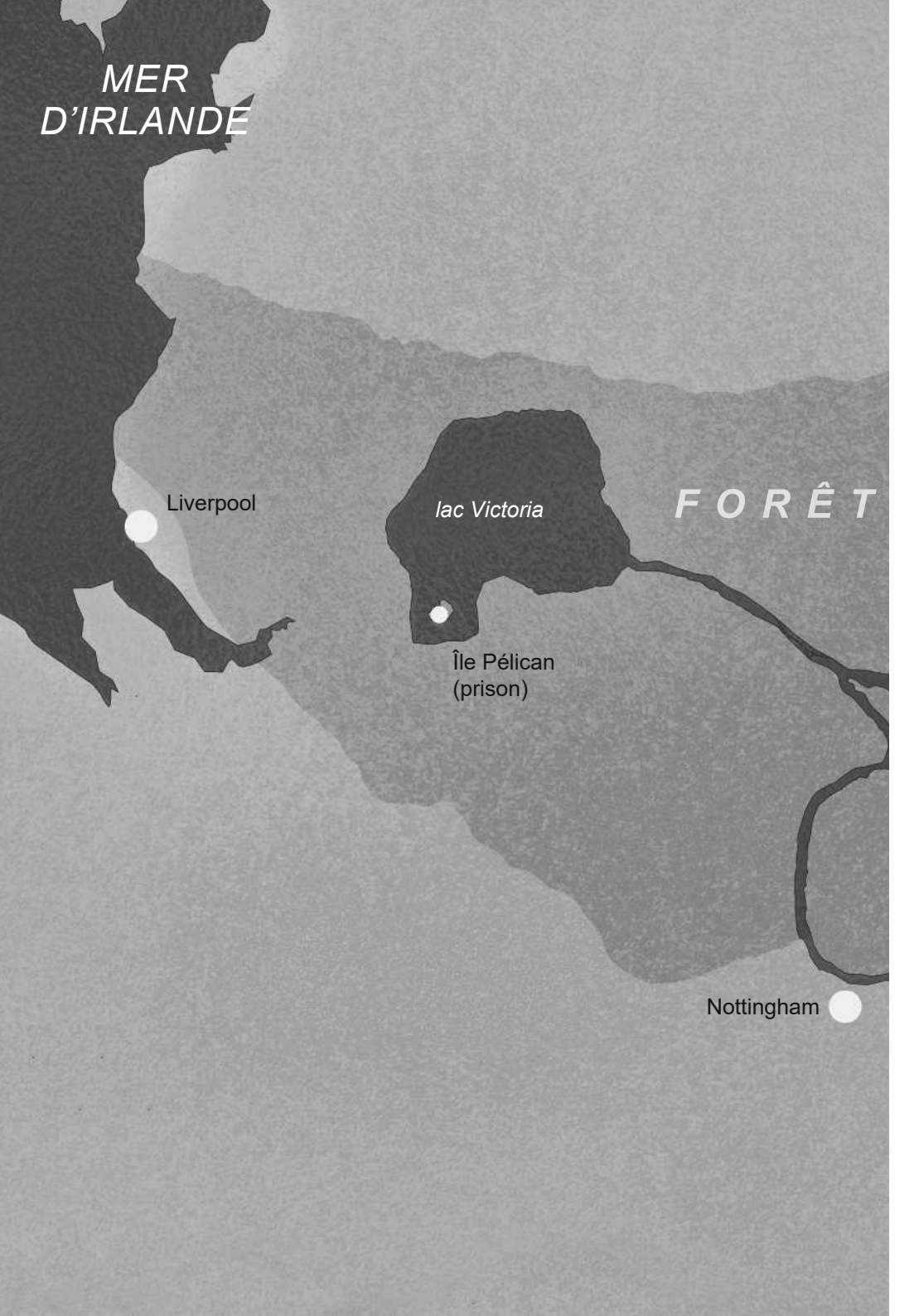
Liverpool

lac Victoria

FORÊT

Île Pélican
(prison)

Nottingham



MER
DU NORD

R24

Barnsdale

D E S H E R W O O D

Grands Lacs de l'Est

R24

Château de Sherwood

Village des Marques
(désaffecté)

Locksley

R24

la capitale
(225 km)



delta
de l'Est

NOTE DE L'AUTEUR

Les personnages de ce livre sont fictifs et nettement plus souples que de vrais adolescents.

N'essayez pas d'imiter les cascades de Robin, s'il vous plaît.

Et ne tirez pas de flèches sur des êtres humains ou des animaux.

Si vous faites des bêtises et que vous finissez par vous casser les deux jambes, ne venez pas vous plaindre.

Robert Muchamore, 31 avril 2020

1. MR BARCLAY EST CINGLÉ

La légende de Robin Hood commence un mercredi après-midi au collège-lycée de Locksley. C'était juste après le repas ; le garçon de douze ans avait l'estomac alourdi par une pizza pepperoni-maïs et contracté par la nervosité.

— Si on se fait prendre, on est morts, lança Alan Adale, l'ami de Robin, en poussant une porte battante d'un coup d'épaule.

L'établissement était délabré. Les garçons s'engagèrent dans un couloir entre deux rangées de casiers vandalisés. La moisissure qui recouvrait les fenêtres donnait à la lumière du jour une teinte verdâtre, et une odeur infecte s'échappait des toilettes des filles à l'autre bout.

Les deux amis étaient très différents. Petit mais musclé, Robin avait des cheveux ébouriffés et des taches de ketchup sur le polo violet de son uniforme scolaire. Alan, lui, était un grand maniaque : sa silhouette dégingandée commençait par des baskets hors de prix plus

blanches que du dentifrice, et s'achevait sur une coupe afro extravagante qui l'obligeait à se baisser pour franchir les portes.

— Mr Barclay est cinglé, continua Alan. Craig a été collé deux semaines pour avoir roté pendant le rassemblement.

Robin sourit en se rappelant le rot long et sonore de Craig. Il avait interrompu le discours d'un intervenant sur les dangers de l'eau, et avait fait s'esclaffer la moitié des élèves tandis que Mr Barclay empoignait Craig par le col et l'entraînait hors du gymnase.

— Barclay surveille la cantine de l'autre côté du collège, le rassura Robin. Et tu n'es là que pour monter la garde. Zéro risque pour toi.

Robin feignait le calme, mais il frissonna quand ils s'arrêtèrent devant une porte à la peinture marron écaillée, salie par des coups de pied. Sous la plaque qui annonçait « Mr Barclay – professeur principal des sixièmes », quelqu'un avait tagué : « Toi qui entres ici, abandonne tout espoir. »

— Tu peux me mettre un A ? réclama Alan pendant que Robin sortait une clef en plastique jaune vif de sa poche.

— Mec, tu sais à peine additionner deux nombres.

— Dis tout de suite que je suis un demeuré !

— Les maths ne sont pas ton point fort, reformula diplomatiquement Robin. Personne ne croirait que tu as eu un A.

— Et d'abord, comment tu as fait pour avoir la clef de Barclay ?

— Il pose son trousseau sur le bureau quand il fait cours. Je l'ai photographié en gros plan, et ensuite j'en ai fait une copie avec l'imprimante 3D au boulot de mon père.

— Mon père a acheté une imprimante 3D et ne l'a utilisée qu'une seule fois. Il a dépensé cinq cents livres pour fabriquer un petit hérisson en plastique.

— Ta famille a beaucoup trop de fric, commenta Robin, agacé. Et si on se concentrait un peu ?

En temps normal, les clefs sont en métal, donc ce fut avec une certaine inquiétude que Robin glissa la forme en plastique jaune dans la serrure. Quelques filles sortirent en courant des toilettes. L'une d'elles poussa un cri perçant et jeta un « Rends-moi mon bonnet, crétine ! », mais elles ne prêtèrent aucune attention aux garçons.

Quand elles furent hors de vue, Robin tourna la clef dans la serrure et la sentit plier entre ses doigts.

— Je suis plus grand, tu veux que j'essaie ? proposa Alan.

— J'ai peur qu'elle se casse. Je préfère y aller en douceur...

Il y eut un crissement inquiétant, mais juste au moment où Robin pensait que ses efforts resteraient vains, le pêne bascula avec un *clac* réjouissant.

— Alors, je suis un génie ou pas ? lança-t-il joyeusement. On y est !

2. À MORT LES SIXIÈMES

— Monte la garde, ordonna Robin en entrant dans le bureau de Mr Barclay. Si quelqu'un arrive, frappe à la porte.

— Il n'y a qu'une seule sortie, objecta Alan, soucieux. Celle-ci.

— On n'est qu'au deuxième étage. Je peux m'échapper par la fenêtre.

— Et si jamais on me demande, c'est quoi, mon excuse pour traîner ici ?

Robin soupira.

— Attendre dans un couloir n'est pas un crime. On en a déjà parlé ! Alors arrête de flipper et laisse-moi travailler.

Robin referma la porte derrière lui en secouant la tête. Alan était nul comme sentinelle ; il n'aurait pas dû faire appel à lui. Mais si tout se passait comme lors de la simulation réalisée chez lui la veille, il achèverait sa mission en moins de huit minutes.

Pour commencer, le garçon s'assura une issue de secours : il tira sur les crochets fixés au bois moisi afin d'ouvrir la fenêtre basculante. Cela fit pénétrer l'air frais dans la pièce, ainsi que le bruit que faisaient les lycéens qui jouaient au football dans la cour en contrebas.

On se serait cru dans une décharge. Robin vit des piles d'épais dossiers, des photographies de famille couvertes de poussière, une boîte à gâteaux musicale marquée « Mon oncle préféré » au couvercle cassé, et une horloge murale dérégulée. Des odeurs se mélangeaient : celles du parfum Gazelle pour hommes, d'un haut de jogging moucheté de pellicules, et du sandwich brie-tomates qui pourrissait dans la poubelle.

Après avoir agité la souris pour vérifier que l'ordinateur de bureau n'était pas déjà allumé, Robin se pencha sous la table et pressa l'interrupteur. Il pivota dans le fauteuil pendant que le vieux Dell se mettait en marche.

— Il te faut encore longtemps ? s'inquiéta Alan en passant la tête à l'intérieur.

— Je viens d'arriver ! Sors de là !

L'écran réclama à Robin un identifiant et un mot de passe.

Les identifiants du personnel étaient faciles à trouver : ils étaient notés devant la salle des professeurs, sur les boîtes où les élèves pouvaient déposer des devoirs en retard ou des autorisations parentales.

Le mot de passe de Barclay lui avait donné plus de fil à retordre, mais Robin avait réussi à le pirater en installant

un programme espion sur son ordinateur portable dans la salle de classe. Ce petit logiciel qui travaillait en secret enregistrerait chaque touche frappée sur le clavier avant d'envoyer à Robin un relevé complet dans un mail quotidien.

Après avoir tapé *4071* et *AMOrtLes6e*, Robin attendit que la fenêtre Windows s'ouvre, puis localisa la base de données des élèves. Il possédait aussi le mot de passe de Mr Barclay pour ce programme, mais il n'en eut pas besoin, car celui-ci était sauvegardé. Robin avait téléchargé une version démo du programme utilisé par l'établissement. Il se retrouva donc face à un écran familier et tapa rapidement *Alan Adale* dans la barre de recherche.

Le sourire et l'imposante coupe afro d'Alan apparurent, ainsi qu'un menu latéral. Robin cliqua sur *Bulletins* et sélectionna celui qui allait être expédié aux parents à la fin du trimestre, quelques jours plus tard.

Après avoir cliqué sur *Modifier*, Robin scolla jusqu'à *Mathématiques*. Il passa la note d'Alan de D à B-, et transforma le commentaire du professeur, *Un élève médiocre et perturbateur, en Fait des efforts et participe en classe*.

Ensuite, Robin ouvrit son propre bulletin. En plus d'être un génie de l'informatique, le garçon se passionnait pour l'escalade et le tir à l'arc, et son père lui avait promis un paquet de flèches en fibre de carbone hors de prix s'il obtenait au minimum un B dans chaque matière.

Robin était intelligent : même s'il s'ennuyait vite et aimait faire l'idiot, il ne fut pas surpris d'avoir obtenu un A en maths, en informatique et en sciences, et un B ou un B- dans tout le reste... sauf en espagnol.

La prof d'espagnol de Locksley, Mrs Fabregas, avait une dent contre lui – du moins d'après Robin. Un jour, ça s'était même terminé dans des hurlements furieux, parce qu'elle l'avait envoyé chez le CPE pour mauvaise conduite, alors que d'autres élèves se comportaient bien plus mal que lui.

Le garçon était en train d'effacer le C- de Mrs Fabregas et de le remplacer par le B qui lui vaudrait ses flèches quand Alan tambourina à la porte.

— Barclay arrive avec une fille ! cria-t-il. Je file !

— Tu es sûr ? s'écria Robin, mais Alan avait déjà pris ses jambes à son cou.

Robin changea frénétiquement le *Irrespectueux et immature* de Mrs Fabregas en *Un élève très agréable* avant de cliquer sur *Sauvegarder toutes les modifications*. Puis, plutôt que de prendre le temps d'éteindre l'ordinateur, il se pencha sous le bureau et arracha le câble d'alimentation.

Lorsqu'il attrapa son sac à dos sur la moquette élimée, il entendait déjà une fille protester dans le couloir. Mr Barclay ne faisait preuve d'aucune compassion :

— Pas de bagarre dans la cantine ! tonnait-il. Tu attendras dans mon bureau que j'aie le temps de m'occuper de toi.

— C'est Axel qui m'a jeté une pomme de terre en premier ! se plaignit l'élève. Et pourquoi je devrais attendre dans votre bureau ? Ce n'est pas juste !

Après avoir vérifié d'un coup d'œil rapide qu'il n'avait rien oublié, Robin posa sans hésiter un pied sur le radiateur sous la fenêtre ouverte. Grimpeur expérimenté, il avait l'intention de passer les jambes au-dehors et de se laisser glisser le long de la gouttière jusqu'à la cour.

Mais il n'avait pas prévu les deux pigeons perchés sur la corniche en briques juste en dessous.

Lorsqu'ils virent apparaître la tête de Robin au-dessus d'eux, les volatiles, effrayés, prirent brusquement leur envol. Robin eut un mouvement de recul instinctif et lâcha prise. Son sac à dos heurta l'encadrement de la fenêtre, mais quand il voulut se retenir au chambranle pour se redresser, le bois pourri s'émietta entre ses doigts.

La suite se déroula au ralenti. La tête en avant, Robin vit la chute de six mètres qui l'attendait au-delà de la corniche. Il essaya encore une fois de basculer en arrière, mais le poids de son sac rempli de manuels l'entraînait.

Soudain, il sentit son pied accrocher quelque chose.

La bonne nouvelle, c'était que le lacet de sa chaussure, fermé par un double nœud, avait agrippé le robinet du radiateur.

La mauvaise nouvelle, c'était que le poids de son corps tirait sur la basket, et que son talon était en train de se déchausser lentement...

3. LA PIRE LYCÉENNE DE LOCKSLEY

J'aurais sans doute mieux fait de travailler un peu plus mon espagnol, pensa Robin, suspendu à la fenêtre.

Au pire, il allait chuter la tête la première sur le bitume.

Au mieux, Mr Barclay l'attraperait par la jambe, le remonterait à l'intérieur, et il n'aurait *que* de gros ennuis pour avoir pénétré par effraction dans le bureau de l'un des profs les plus sévères de l'établissement.

Mais quelque chose d'autre se passa.

En bas, quelques lycéens jouaient au football. Clare Gisborne, seize ans, venait de tacler brutalement un adversaire. C'était la lycéenne la plus redoutée de Locksley, et la fille de Guy Gisborne, le gangster à la tête de tous les trafics de la région.

La basket de Clare enfonça le genou de l'autre joueur, et l'un de ses coudes s'assura qu'il resterait à terre. Ayant enjambé le malheureux, elle progressa avec le ballon vers la cage de but. Le gardien était très mauvais, et le

seul défenseur qui se trouvait entre Clare et lui n'avait aucun désir de s'interposer après l'avoir vue démolir son coéquipier.

Cependant, au moment où Clare Gisborne se préparait à tirer dans l'angle supérieur de la cage, elle aperçut un gamin de sixième suspendu à une corniche, deux étages plus haut. Face à ce spectacle, n'importe quelle personne avec un minimum d'humanité aurait été paralysée d'effroi ou aurait appelé à l'aide. Clare, elle, décida que ce serait très drôle de lui envoyer le ballon, le plus fort possible.

Horrifié, Robin vit, comme au ralenti, la balle en cuir s'approcher en tournoyant. Il eut le temps d'en distinguer la moindre éraflure, ainsi que les initiales de son propriétaire, notées au marqueur. Si le projectile l'atteignait, ce serait la chute. Par bonheur, le ballon frappa le cadre de la fenêtre avec un bruit sourd puis rebondit, faisant vibrer la vitre au-dessus des jambes de Robin.

Clare Gisborne sourit, les yeux plissés levés vers le ciel ensoleillé. Elle courut vers l'endroit où le ballon allait retomber dans l'espoir d'une seconde tentative. Mais Clare s'écroula par terre, repoussée par deux grosses mains.

— Laisse mon frère tranquille ! cria le nouveau venu, hors d'haleine après le sprint qu'il avait piqué à travers la cour.

Le grand frère de Robin était surnommé Little John. C'était un sobriquet ironique pour ce garçon de seize ans gigantesque. Néanmoins, les footballeurs poussèrent une exclamation collective : nul ne pouvait toucher la fille de Guy Gisborne. Celle-ci releva la tête. Du sang perlait d'une égratignure sur sa joue.

— Tu sais qui je suis ? rugit-elle. S'il apprend ce que tu as fait, mon père va te donner à bouffer à ses cochons !

Les menaces ne lui suffisant pas, Clare se releva sur ses jambes musclées et se mit en garde comme une boxeuse. Little John, inquiet pour Robin, fut soulagé de voir Mr Barclay attraper son frère par le short et le remonter à l'intérieur.

— Viens te battre, gros balourd ! grogna Clare en fondant sur lui et en lui décochant un gauche-droite dans le ventre.

Little John recula, le souffle coupé, les deux mains levées pour montrer qu'il ne cherchait pas la bagarre.

— Je voulais juste protéger Robin.

Enragée par sa coupure à la joue, Clare lui balança un coup de pied circulaire. John, rapide malgré sa grande taille, évita la jambe qui fendait l'air. Clare chancela, déséquilibrée.

Deux étages plus haut, entre la fille furieuse qu'il venait de ramener de la cantine, le garçon qu'il avait trouvé suspendu sous la fenêtre de son bureau et la bagarre en bas, Mr Barclay se sentait dépassé par les événements. Tout en regrettant amèrement de ne pas

avoir choisi une carrière dans la comptabilité, comme son frère, il cria :

— Clare Gisborne et John Hood, arrêtez ça et disparaissiez de ma vue, ou vous le regretterez !

John continua à reculer pendant que Clare retrouvait son équilibre. Elle jeta un coup d'œil mauvais à Mr Barclay, puis baissa les poings et gronda :

— Tu ne t'en tireras pas comme ça, John Hood.

4. ATTENDS UN PEU QUE TON PÈRE ARRIVE

Un morceau de sa clef en plastique s'était cassé dans la serrure ; Robin ne pouvait donc pas prétendre avoir trouvé la porte ouverte. En revanche, rien ne témoignait de son piratage de la base de données, ce qui lui donnait l'espoir d'en réchapper au moins sur ce point.

— J'étais curieux de savoir si ma clef pouvait marcher, expliqua-t-il à Mr Barclay en priant pour que sa voix douce et sa taille – il était un des plus petits de l'établissement – jouent en sa faveur. J'ai lu un article sur Internet au sujet d'un voleur qui photographiait des clefs et les reproduisait avec son imprimante 3D. Je voulais juste voir si j'étais capable de faire la même chose...

Barclay était assis à son bureau, le regard soupçonneux, une tache d'encre sur la poche de sa chemise. Robin poursuivit :

— Mais ensuite, vous êtes arrivé, alors j'ai voulu m'enfuir par la fenêtre et...

— Tu t’imagines que je vais croire que tu n’es pas entré dans mon bureau pour le cambrioler ? grogna Barclay avec un ricanement méprisant.

— Je suis déjà venu ici, lui fit remarquer Robin en jetant un coup d’œil aux objets poussiéreux qui l’entouraient. Qu’est-ce qu’il y aurait à voler ?

Mr Barclay se redressa. Robin s’agrippa aux côtés de son siège, s’attendant à ce qu’il lui reproche son impertinence, mais le professeur dut bien admettre qu’il n’y avait rien de précieux dans la pièce.

— C’est malin, cette clef que tu as confectionnée, admit Barclay à contrecœur. Tu es un garçon intelligent, Robin. Si seulement tu consacrais autant d’efforts à ton travail en classe qu’à tes combines ridicules et tes bêtises avec Alan Adale...

— Oui, monsieur, répondit le jeune garçon, docile.

— Attends un peu que ton père arrive. Nous discuterons de ta punition avec lui.

Oh, non ! pensa Robin.

Le père de Robin, Ardagh Hood, était un petit homme avec une barbe abondante, mille fois moins intimidant que Mr Barclay. Mais même si Ardagh n’avait rien d’effrayant, il avait cette habitude de prendre une expression triste et déçue à la moindre incartade de ses fils. Quelques heures de soupirs et de regards affligés suffisaient à provoquer un sentiment de culpabilité intense chez Robin, qui regrettait de ne pas avoir un de ces pères qui criaient et tempêtaient avant de passer à autre chose.

— Robin sera exclu du collège pendant quatre jours, annonça Mr Barclay à Ardagh une demi-heure plus tard. À son retour, je veux qu'il me remette une rédaction de six pages, deux mille mots, sur ses mauvaises actions et ce qu'il prévoit de faire pour améliorer son comportement. Puis il participera au ramassage des ordures le soir après les cours pendant deux mois. Et j'ai appelé un serrurier pour faire remplacer ma serrure forcée, donc attendez-vous à recevoir la facture.

Ardagh acquiesça :

— Bien sûr, monsieur, dit-il d'une voix douce. Je paierai pour tous les dégâts que mon fils a causés.

— Est-ce que je peux taper la rédaction à l'ordinateur ? demanda Robin.

Mr Barclay lui adressa un sourire cruel :

— À la main. Avec ta plus belle écriture. Et j'exige un style et une orthographe impeccables.

Robin n'avait jamais rien écrit jusqu'ici qui fasse la moitié de la longueur demandée. Cette perspective l'horrifiait. Il eut envie de sauter sur le bureau, d'envoyer valser les piles de dossiers d'un coup de pied et de s'enfuir héroïquement par la fenêtre, mais il hocha la tête et lâcha avec amertume :

— Oui, monsieur.

— Viens, jeune homme, partons, ordonna son père, d'un ton si las qu'on aurait pu penser que c'était lui qui avait un texte de deux mille mots à écrire.

Robin n'aurait pas imaginé que ce mercredi puisse encore empirer, mais il avait tort. Ils quittèrent le bureau de Mr Barclay juste au moment de la pause. Le couloir était bondé et ils rencontrèrent plein d'élèves de la classe de Robin en bas de l'escalier principal. Rougissant, il dut faire face aux grimaces et aux railleries :

— Oh, voilà le méchant garçon !

— Alors, ma grande, on a été vilaine ?

— Tu tombes souvent par les fenêtres, gogol ?

Et puis quatre grosses brutes, le genre que personne n'aurait voulu côtoyer dans un vestiaire, s'en prirent à son père. Vêtu de sandales turquoise réparées avec du gros Scotch, d'un short en jean découpé et d'un tee-shirt bariolé qui brûlait la rétine, Ardagh constituait une cible facile.

— Tu ne nous avais pas dit que ton père était un hippie, Robin ! se moqua l'un d'eux.

Un autre secoua la tête :

— Non, c'est Jésus !

— Il est trop petit pour être Jésus. C'est un nain de jardin, en fait !

Pour couronner le tout, il dut encore affronter les sourires aux dents blanches et rires cruels de Tiffany, Bethany et Stéphanie. En temps normal, ces trois filles populaires regardaient Robin comme elles auraient regardé un chewing-gum collé sous la semelle de leurs chaussures, les rares fois où elles jugeaient nécessaire de poser les yeux sur lui.

Ardagh vit la gêne de son fils et posa une main sur sa nuque.

— Ignore-les, conseilla-t-il. Tu es au-dessus de ça.

Papa est vraiment un hippie, pensa Robin, qui repoussa sa main.

— Ne me touche pas ! s'énerva-t-il. Tu le fais exprès, de me faire honte ?

5. C'EST COMPLIQUÉ DE GRANDIR

Tant qu'on est petit, c'est facile. On voit son père en sortant de l'école, on se précipite vers lui, et on l'embrasse. Il vous dit qu'il vous aime, et on se fiche complètement de savoir si quelqu'un l'entend.

Et puis voilà qu'on se retrouve, à bientôt treize ans, à la place du passager de la vieille Ford Sedan, à côté de son père, rempli de sentiments contrastés.

Le regret d'avoir mal agi.

L'angoisse d'avoir failli mourir.

La colère que les choses aient mal tourné.

La gêne à l'idée que tout le monde ait vu ce père chaussé de sandales réparées avec du Scotch.

Le chagrin de l'avoir blessé, lui si sensible, en lui disant qu'il vous faisait honte...

Robin n'arrivait pas à regarder son père en face. Il se tourna donc vers la fenêtre et garda les yeux fixés sur sa ville – ou ce qu'il en restait.

Locksley avait longtemps été spécialisée dans la construction automobile. Au sommet de sa gloire, elle

avait abrité jusqu'à soixante mille ouvriers de la filière, touchant de bons salaires négociés par les syndicats. Des usines rivales se faisaient face sur les rives opposées de la rivière Macondo, et il sortait de la chaîne de montage une voiture toutes les vingt-huit secondes. Un million de voitures par an.

Mais les usines avaient déménagé vers des climats plus cléments, pourvoyeurs d'énergie solaire et à la main-d'œuvre moins chère. Les ouvriers s'étaient retrouvés au chômage. Des quartiers entiers s'étaient vidés ; il ne demeurait que des maisons qui ne valaient rien de plus que les câbles électriques et tuyaux de cuivre qu'on pouvait y récupérer pour les faire fondre. Le collège-lycée de Locksley, conçu pour éduquer trois mille élèves, en comptait désormais moins de six cents.

En partant, usines et habitants avaient cessé de payer les taxes locales qui servaient à réparer les routes, entretenir les jardins, et rémunérer policiers municipaux, professeurs ou pompiers. La ville avait donc commencé à se délabrer, ce qui avait incité encore plus de gens à déménager, diminuant d'autant le budget de la municipalité...

Robin avait grandi en voyant des reportages sur « le déclin inexorable de Locksley ». Il en avait aujourd'hui la preuve sous les yeux : dans l'artère commerçante où ils débouchèrent s'alignaient les magasins définitivement fermés, les places de stationnement vides, les drogués affalés par terre et la carcasse métallique d'un grand magasin incendié.

— On ne rentre pas à la maison ? s'étonna-t-il, brisant le silence pénible, quand ils s'arrêtèrent à un feu rouge.

Aucun passant n'attendait pour traverser. Un fourgon postal qui venait dans l'autre sens ne prit pas la peine d'obéir à la signalisation.

— J'étais au travail quand j'ai reçu l'appel de Mr Barclay, répondit Ardagh. J'ai une course à faire, et ensuite je vais donner un cours à la médiathèque. Tu n'auras qu'à t'asseoir au fond et commencer ta rédaction.

Robin soupira.

— Comment est-ce que je suis censé écrire deux mille mots ? Il faut cinq phrases pour demander pardon, grand maximum !

Le feu passa au vert. Ardagh eut un petit sourire.

— Tu aurais peut-être dû y penser *avant* de décider de pirater le mot de passe de Barclay pour modifier ton bulletin.

Robin déglutit.

Je sais bien que papa est intelligent, mais comment... ?

— Tu as perdu ta langue ? le taquina Ardagh. J'ai remarqué que tu passais beaucoup de temps sur des forums de hackers, ces derniers temps, et je me demandais pourquoi tu avais téléchargé ce logiciel de base de données. Je n'avais pas compris, jusqu'à ce que je constate qu'il n'y avait rien à voler dans le bureau de Mr Barclay, et que son PC était débranché, comme si quelqu'un avait voulu l'éteindre précipitamment.

— Ah, souffla Robin. Pourquoi tu ne lui as rien dit ?

Ardagh haussa les épaules.

— Peut-être qu'il ne s'en rendra pas compte.

— Ou peut-être qu'il me punira encore plus quand il s'en apercevra, suggéra Robin avec une grimace.

— Un vrai dilemme. Dois-tu intégrer une confession en règle dans ta rédaction de deux mille mots ?

— Tu es mon père, donne-moi un conseil ! supplia Robin.

Ardagh ralentit et mit le clignotant avant de tourner.

— Ce monde est rempli de moutons. Je vous ai laissé beaucoup de liberté, à John et toi, parce que je veux que vous appreniez à réfléchir par vous-mêmes. Je ne serai pas toujours là pour vous tirer d'affaire.

Robin se tortilla sur son siège, ne sachant que faire.

— Et si tu écrivais à tes amis branchés pour leur demander ce qu'ils en pensent ? lança Ardagh.

Robin gémit.

— Je suis désolé d'avoir dit que tu me faisais honte.

Ardagh garda les yeux fixés sur la route sans répondre.

— Papa, aucun des garçons que tu viens de voir n'est mon ami. Je suis un geek, et une demi-portion. J'aime le tir à l'arc et l'informatique. J'ai un téléphone basique et des baskets premier prix. Personne ne m'adresse jamais la parole, à part Alan.

Son père s'enfonça dans un parking, et Robin en oublia ce qu'il était en train de dire. Ils étaient arrivés dans la seule partie encore animée de l'avenue principale de Locksley : une zone commerciale située face au

terminal de tram abandonné d'où on pouvait autrefois rejoindre Nottingham en quinze stations.

Quelques travailleurs faisaient la queue au drive-in du magasin de beignets Hipsta Donut pour obtenir leur dose de caféine et de sucre, et le salon de coiffure Imagine Hair était rempli de vieilles dames qui auraient préféré mourir de faim que renoncer à leur mise en plis. Mais ils dépassèrent ces enseignes et s'arrêtèrent devant la façade bleu-vert de Capitaine Cash.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? s'étonna Robin. Je croyais que tu détestais Capitaine Cash ?

6. UN MAGASIN PLEIN DE RESSOURCES

Capitaine Cash était l'entreprise la plus prospère de Locksley depuis la fermeture des usines automobiles. Ses magasins rachetaient comptant toutes sortes de biens – des ordinateurs, des smartphones, des bijoux – et proposaient des prêts sur gages à des taux d'intérêt exorbitants.

Il existait à présent plus de cent succursales de Capitaine Cash, mais la société avait été fondée dans un fast-food abandonné par trois élèves de terminale du lycée de Locksley, âgés de dix-sept ans.

Le premier des trois compères s'appelait Guy Gisborne. C'était le fils bien élevé d'une bibliothécaire et d'un dentiste, mais il s'était toujours vu comme un hors-la-loi. Au cours de son adolescence, il avait eu plusieurs fois des ennuis avec la justice, et avait passé quatre mois dans une prison pour mineurs. Tout le monde avait espéré que fonder une entreprise prospère le ferait rentrer dans le rang. Au contraire, Gisborne avait utilisé les profits tirés

de Capitaine Cash pour bâtir un empire criminel, englobant peu à peu les autres trafics de Locksley et mettant la plupart des policiers sous-payés de la ville dans sa poche.

La deuxième adolescente, Marjorie Kovacevic, constituait le cerveau du trio. Elle avait refusé des places dans les meilleures universités du pays pour diriger Capitaine Cash et, six ans plus tard, c'était elle qui avait orchestré la vente de la société à la multimilliardaire compagnie King. Avec vingt millions sur son compte en banque, Marjorie s'était ensuite lancée dans la politique. C'était la plus jeune personne à avoir été élue shérif de Nottingham, le titre porté par le président ou la présidente de la région, qui avait également sous son autorité la vaste forêt de Sherwood au nord.

Le troisième du groupe qui n'avait pas écouté les adultes soutenant que Capitaine Cash était une mauvaise idée, c'était Ardagh Hood. Afin de lever les fonds nécessaires, il avait mené de front trois petits boulots en plus de ses études, avait supplié son grand-père de lui accorder un prêt, et avait passé un été entier avec Guy et Marjorie à dégraisser les locaux de l'ancien fast-food, réparer le toit percé et peindre à la main la première enseigne bariolée de Capitaine Cash.

Mais Ardagh souhaitait une entreprise locale et éthique qui aide les personnes en difficulté en leur octroyant un prêt ou en leur rachetant des objets dont ils n'avaient plus besoin. Cette vision des choses n'avait pas pu s'accorder avec celle de Marjorie, qui avait bien l'intention de tirer

profit du moindre client, ni avec celle de Gisborne, qui comptait utiliser le magasin pour receler des objets volés et envoyer des brutes terroriser ceux qui ne remboursaient pas chaque échéance en temps et en heure.

« Ton père roulerait sur l'or aujourd'hui s'il s'était accroché à ses actions de Capitaine Cash plutôt qu'à ses principes », plaisantait souvent Pauline, la tante de Robin.

Les allusions de sa sœur agaçaient Ardagh, mais Robin s'imaginait parfois une autre vie, où ils auraient eu des millions à la banque au lieu de manger des steaks hachés surgelés premier prix et de porter des vêtements de seconde main.

Cependant, Robin ne repensa pas à cette histoire aujourd'hui, car quand il entra, le slogan musical de Capitaine Cash occupa tout son cerveau.

*Quand l'argent manque, ne vous en faites pas,
Capitaine Cash vous tend les bras !*

Cela faisait longtemps que l'entreprise avait quitté l'ancien fast-food où elle était née pour s'installer dans un lieu dix fois plus grand. Ses vitrines fortement éclairées étaient pleines de ces objets dont les gens découvrent qu'ils peuvent se passer quand les temps sont durs. Les consoles vidéo s'empilaient comme les briques d'une maison ; on voyait de nombreux exemplaires du smartphone à la mode deux ans auparavant, des appareils photo numériques, des tables de ping-pong, des cannes à pêche,

des barbecues, des robes de mariée, des drones. Un pan de mur était recouvert d'instruments de musique : les chouettes que les adultes s'achetaient pour eux-mêmes, percussions ou guitares électriques, ou ceux auxquels ils condamnaient leurs enfants, comme des flûtes traversières ou des hautbois.

Robin fréquentait peu cette boutique. Celle-ci était toujours bondée, et même à trois heures de l'après-midi en plein milieu de semaine, huit personnes faisaient la queue pour vendre ou laisser en gage leurs biens.

Devant un comptoir, un agriculteur costaud en salopette s'énervait, parce qu'on ne lui proposait que quatre-vingts livres sterling en échange de sa tronçonneuse.

— Vous pouvez vérifier ? supplia-t-il en agitant la facture rose d'un magasin de bricolage. Elle m'a coûté plus de huit cents livres. Quatre-vingt-seize centimètres cubes et une chaîne diamant !

L'hôtesse fatiguée pianota sur le comptoir avec ses ongles couleur framboise. Sur son badge figurait le capitaine Cash avec un perroquet sur l'épaule, et son nom, Rhongomaiwenua.

— Monsieur, nous ne pouvons payer que le prix annoncé par l'ordinateur. Vous faites attendre tout le monde. Je vous prie soit d'accepter mon offre, soit de vous écarter pour me laisser servir quelqu'un d'autre.

Robin vit les tendons de l'homme saillir : son cou hâlé ressemblait à une collerette de lézard. Ardagh remonta la file, s'attirant des coups d'œil furieux.